

EN MARGE D'UN RÈGLEMENT DE COMPTES, UN HOMME TRAQUÉ : ANDRÉ MARTY...

*«Je n'ai pas à dissimuler que j'ai dans les milieux libertaires
d'excellents amis dont je tiens à conserver l'estime...»
L'Humanité du 27 septembre 1923, André Marty.*

Ohé! les libertaires... ohé! les militants de la C.N.T.. ohé! les gars de F.A.I., les combattants de la Brigade Sébastien Faure, les miliciens anarchistes de Barcelone, les compagnons de Durruti, assassinés sur le front de Madrid, de Berneri assassiné au cours des journées sanglantes de 1937... Ohé! les autres, ceux du P.O.U.M., les amis de Nin enlevé, torturé, assassiné par les staliniens... Ohé! tous, écoutez! il vous le dit, André Marty vous aime. Il tient à conserver votre estime. Il l'écrivait en 1923 alors qu'il donnait son adhésion au parti communiste. Ce sentiment trente ans après, il le réaffirme en plaçant cette déclaration de 1923 à la tête du livre qu'il publie aujourd'hui. André Marty vous aime! - il vous le crie comme le criait le prêtre qui exhortait l'hérétique accroché au gibet de Montfaucon.

Car Marty vient de publier un livre *L'Affaire Marty* tout au long duquel cette vieille canaille tout en réglant ses comptes avec ses anciens complices, louvoie autour des faits, triche sur les événements, s'installe sous l'aurole de sa sainteté révolutionnaire et ébauche à grands traits les éléments de la doctrine Marty.

Si l'ouvrage est polémique, les colères légendaires du boucher d'Albacete ont fait place à une naïve roublardise. L'homme tâtonnant parfois, se met dans le vent, s'accroche aux grands principes, fait siennes les critiques de l'opposition marxiste au stalinisme, adopte des éléments majeurs du syndicalisme révolutionnaire, se réclame de celui-ci et des hommes qui l'ont représenté ou qui le représentent encore aujourd'hui avec le plus d'éclat. Devant un tel cynisme les bras vous tombent.

Qu'on m'entende bien, l'intérêt du livre est certain.

Marty démonte devant nos yeux le mécanisme qui a permis aux groupes dirigeants du Parti stalinien de se débarrasser de lui. On est écoeuré par les méthodes infectes employées par ces hommes qui se réclament du Prolétariat: mouchardage, provocation, faux, rien n'est négligé pour déshonorer Marty. On voudrait que ce vieillard torturé dans sa chair et dans son esprit ait au moins une pensée pour les autres: ceux qu'il a contribué à avilir de la sorte lorsque puissant et redouté, il employait pour justifier les épurations périodiques de ce Parti qui se dévore lui-même, les méthodes qu'aujourd'hui on lui applique. C'est trop demander à cet homme... C'est en vain qu'on cherche dans ce livre le nom de Boukarine, de Radek, qu'il connut en Espagne, celui des hommes de l'Internationale assassinés sur l'ordre de Staline. C'est en vain qu'on cherche une protestation contre ces procès infamants. Au contraire, le vieux drôle, larmoie, clame son accord avec la ligne politique du Parti, avec les formes d'organisation du Parti (page 25) et prend à son compte toutes les saletés antérieures à celles dont il est la victime et dont il se plaint. Écoutons-le:

«Donc il ne pouvait y avoir de ma part aucun désaccord avec cette ligne du Comité central, dont j'ai été un de ceux qui ont le plus fait pour l'appliquer».

Plus loin, il reconnaît «ses fautes», les attribue à son éducation militante, imprégnée de «Barcelone» (sic) et aux actions syndicales qui formèrent sa jeunesse. Il réaffirme son accord avec le Parti qui le frappe et s'étonne que ses bassesses ne suffisent pas à le réhabiliter aux yeux de ses tortionnaires.

En rien il ne condamne le système infâme. Ce qu'il condamne, c'est l'application de ce système à sa propre personne.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, oubliant qu'il a proclamé son accord total avec la ligne du Parti, il reproche à celui-ci la ligne politique qu'il mène depuis des années tant à Alger qu'au sein des gouvernements présidés par le général de Gaulle. On le voit s'insurger contre la politisation des syndicats comme si lui, secrétaire pendant des années du Parti communiste et de l'Internationale communiste n'avait pas été l'un des instruments de cette politisation. Les contradictions de cet ordre sont multiples.

Revenant sur les événements de la mer Noire, il se déclare contre le culte du chef et proclame que la mutinerie fut l'aboutissement d'actions multiples; ce qui est en contradiction avec tout ce qu'il a laissé écrire sur son compte depuis trente ans. Incidemment, Virgile Villemin, un authentique mutin de la mer Noire qui devant les attaques infectes dont il est l'objet se solidarise avec lui, condamne l'exploitation du cas Marty à ce propos:

«Une propagande effrénée en avait fait le chef (Marty) des marins de la mer Noire ce n'est pas exact» (page 280).

Qu'avait fait Marty aujourd'hui ennemi du culte du chef pour mettre fin à cette propagande mensongère alors qu'il était secrétaire du Parti communiste et membre du Bureau politique?

Au sujet de l'attitude qu'on lui prête avant sa comparution devant le conseil de guerre et dont le socialiste Max Lejeune a fait état, le moins que l'on puisse dire c'est que ses explications manquent de clarté.

Cependant de-ci de-là, son désir de déchirer la toile derrière laquelle ses anciens complices se camouflent, celui également de retrouver une clientèle, l'obligent à mettre en lumière l'action des militants anarcho-syndicalistes, à Nantes particulièrement, où l'action de notre camarade Hébert fut déterminante.

Naïveté, roublardise, duplicité, voilà ce qui domine ces pages, où le style et la phraséologie portent la marque d'une dialectique qui depuis trente ans justifie tout, au long des chapitres, l'homme se récuré, sans parvenir à effacer les traces de sang qui le maculent. Le sang de ses camarades d'abord, tombés en disgrâce et impitoyablement supprimés par les hommes dont il fut si longtemps l'esclave, le sang des nôtres, de camarades, emprisonnés par milliers, exécutés par centaine pendant la Révolution espagnole.

Plus loin Marty le fusilleur nous parle des victimes de Pétain, fusillés pour exemple en 1917 sans oser rappeler son passage en Espagne où il sacrifia à la même discipline militaire effroyable des jeunes gens venus de tous les coins du monde pour se battre sur le Tage pour la liberté.

Ce livre tel qu'il est, est terrible. Ce qu'il révèle consterne, ce qu'il laisse deviner épouvante. Terrible pour les hommes de proie qui dominent le parti, terrible pour l'auteur qui, rejeté par les circonstances d'un milieu qui permettait à sa bestialité de s'épanouir, ne s'en console pas.

Disons-le tout de suite, le cas Marty créera auprès des ouvriers mal informés un malaise qu'il est urgent de dissiper.

L'aspect de ce vieillard chassé de son parti, de sa maison, abandonné par sa femme, par ses amis, calomnié, en butte aux provocations de ses proches, aux vilénies de la direction du parti communiste, de ce vieillard qui insiste sur ses infirmités, qui se réclame de ses trente années de parti, risque de causer un trouble, de réveiller la sentimentalité des ouvriers toujours prompts à s'émouvoir devant le malheur créé par la méchanceté! - Ils auraient tort! L'automne orageux de cette vie ne peut être séparé d'une maturité néfaste où l'homme épais, brutal, le front buté, tel nous le représentait Hemingway dans *Pour qui sonne le glas*, avançait foulant sous sa botte l'honneur, la dignité, la vie de militants sacrifiés sans pitié pour la caste à laquelle il appartenait.

D'autres croiront utile de se servir de lui pour enfoncer, désagréger ce qui reste de ce parti qui a repoussé la révolution ouvrière de cent ans. Ils auront tort également!

L'homme est par terre. Il ne se relèvera pas, sa chute même accélère celle du clan auquel il a longtemps appartenu et qui le condamne aujourd'hui. Auprès du cadavre pourrissant du vieux politicien, il ne restera bientôt plus que les rênégats de tous les partis, de toutes les idéologies, politiciens au petit pied attirés par l'odeur qui s'en dégage, et qui continueront, tels des chacals, à rôder autour de cet homme à la vie «édifiante» destinée à leur servir de symbole.

Lorsque perclus, galeux, le solitaire de la forêt qui a rempli les meutes d'effroi, sent sa fin proche, il s'enfonce dans le profond de la nuit et va crever loin de ses victimes.

Cette pudeur qui est une parure de la bête a manqué à Marty. La révolution triomphante lui réservera ce que je réclamais il y a quelques années à son vieux complice, Montmousseau, dans un journal alors anarchiste: la branche noueuse d'un vieux chêne.

Maurice JOYEUX.